

## Pour Elisabeth Lebovici

*À l'initiative de la journaliste Élisabeth Lebovici, une version raccourcie a été publiée dans Libération sous le titre « Le lieu de l'image partagée » le 25 mai 1995. Une copie du texte complet est conservée dans les papiers de Pierre Restany aux Archives de la critique d'art (Rennes). Quelques corrections formelles (orthographe, grammaire, etc.) ont été apportées au courrier lors de la transcription.*

Le cinéma, mon cinéma à moi. C'est d'abord un lieu, le Savoy, le Cyrano, l'Artistic, où nous nous retrouvions, gens du quartier et familles, pour voir se dérouler un rituel d'images : le coq qui chante des actualités Gaumont, le documentaire que semble commenter la voix d'une hôtesse de l'air nous invitant au départ, le petit mineur qui par sa pioche annonce et clôt les publicités, l'entracte, bien sûr, avec l'échange des cigarettes et la communion de l'esquimau, puis la musique et le film. C'est aussi cet autre lieu plus secret choisi pour le film présenté : Fellini, Bergman, Godard, Eisenstein, Pasolini. C'était le Dragon, le Saint-Séverin, ou quelque autre cinéma du quartier latin, où l'on se rendait après avoir écouté Jean-Louis Bory au « Masque et la plume », fier d'être conscient que le cinéma était peut-être autre chose que la sortie du samedi soir de mon enfance. C'était encore, clandestinement, d'autres lieux somptueux ou sordides : le Trianon, le Bosphore... lieux de rencontres où l'on effleurait, tremblants des premiers désirs, son voisin lorsque la lumière du film le permettait, et où l'ouvreuse reconnaissant ses habitués, nous plaçait d'office au fond de la salle.

Mon cinéma à moi était celui où face aux images on n'était pas seuls, famille, amis, complices cinéphiles ou amants. Cinéma de quartier, cinéma de classe, cinéma d'une autre culture, cinéma de désirs. Mon cinéma à moi où « j'étais heureux d'y vivre et d'y voir clair » était toujours collectif, c'était lieu, entre autres, de l'image partagée.

Ce n'était pas la forteresse enclose sur le vide des lieux de la culture. Rien à voir avec ces lieux d'images, musées, expositions, galeries, où je n'osais entrer, où l'on se retrouvait seul, face à ces objets définis d'autorité, peintures, sculptures dont j'essayais de déchiffrer les codes, images d'un héritage qui ne m'avait pas été légué, images d'une culture réservée à une classe dont j'étais exclu.

Le cinéma, mon cinéma à moi, c'est un « je » qui participe et ne possède pas, et qui peut énoncer ce bonheur donné avec les mots d'un autre : « Ce bonheur est clandestin. Comme fut semi-clandestine pour moi la passion du cinéma. C'est mon destin d'homosexuel, bien sûr, l'homme des foules, qui n'a que son corps à lui, que son corps pour lui obéir, un corps qu'il ne ménage pas, qu'il traite sans égards, comme une machine amicale, destinée à marcher et se fatiguer, se remplir et se vider, baiser et qui, finalement, criera pouce la première.<sup>1</sup> »

Mon cinéma à moi est celui dont parle Serge Daney, ce passeur qui trace un chemin, dans le chaos des mots qui encombrant les images. Ce cinéma découvert par corps interrogeait la culture enseignée, celle où nous étions niés.

Comme j'écris cela le 1<sup>er</sup> mai 1995, Jacques [Miège] m'interrompt le temps de regarder les informations télévisées ; le temps d'y voir défiler [deux mots illisibles] de Jeanne d'Arc de reconstitution hollywoodienne, d'y voir l'opéra de Paris encombré d'une peinture de la même Jeanne d'Arc, prétexte à la rhétorique d'une culture qui d'agonisante est devenue meurtrière, imagerie lepéniste que contestent les banderoles dénonçant la vérité de cette sinistre mascarade. Un flash radio annonce le meurtre d'un marocain en un rituel sacrificiel, celui d'un bouc émissaire nécessaire à la survie de cet imaginaire de la haine<sup>2</sup>, puis le flash se termine, l'émission reprend sur la banderole arrachée et les éruclatations du « chef » contre la canaille. C'est à cette

<sup>1</sup> Cette citation est tirée du livre d'entretiens de Serge Daney avec Serge Toubiana, *Persévérance*, POL, 1994, p. 67-68.

<sup>2</sup> Âgé de 29 ans, Brahim Bouarram est tué par des skinheads le 1<sup>er</sup> mai 1995, en marge du défilé du Front National.

canaille que j'appartiens, cette canaille que je revendique, cette culture n'est pas la mienne. Si la phrase de Daney m'est revenue, c'est qu'il énonçait [mon ?] corps, les autres, il y avait à vivre et à mourir. Mon cinéma à moi, il était partagé autour de l'image, me permettait aussi de dire d'où je parlais. Dans l'irruption de ces images télévisées disparaissaient les images d'un 1<sup>er</sup> mai des travailleurs, de la Commune, du mur des Fédérés, des drapeaux rouges et noirs, des premières manifestations homos.

Comme un leitmotiv me revenaient des images d'*Octobre*, de *La Grève* d'Eisenstein et cette phrase : « Votre culture n'est pas la nôtre. » Et puis Daney avait, je crois, parlé de résistance. Entre mon cinéma à moi et ces images télévisées s'interposaient comme une nécessité les mots dits par Gilles Deleuze à la FEMIS : « L'œuvre d'art n'est pas un moyen de communication. L'œuvre d'art ne contient pas la moindre information ! En revanche, il y a une affinité fondamentale entre l'œuvre d'acte et l'acte de résistance. Alors là, oui, il y a quelque chose à faire avec l'information et la communication : à titre d'acte de résistance.<sup>3</sup> »

Je crois que je n'ai rien appris que par drague et résistance, et le cinéma m'a appris à draguer à travers les images, à distinguer l'imagerie de l'image, à refuser de prolonger artificiellement ce que l'on nommait aussi « art » et qui n'était que fuite devant devant l'aujourd'hui. Le cinéma ne m'a pas seulement donné à vivre cette référence première, les images d'Alain Resnais dans *Nuit et brouillard*, les amas de corps poussés dans des fosses à la pelleuse, les amas de cheveux et les fours ; mais aussi un James Dean crucifié par le fusil qu'il tient sur ses épaules, les taulards de Genet et leurs cigarettes partagées à l'aide de paille perçant les murs, leurs caresses ; les voyous des faubourgs de Mexico dans la violence de la misère de *Los Olvidados* ; le sabre du capitaine qui commande le peloton d'exécution et que Marlène Dietrich transforme en miroir pour se remaquiller avant de mourir.

Mon cinéma à moi c'est aussi ce traité d'esthétique en images, ce pamphlet contre le « concept d'art » tel que le définit l'Occident, ce pari pour un imaginaire ancré dans le réel que sont *Les Maîtres fous* de Jean Rouch. Un écrivain russe enfermé dans un camp pour fêter le 31 décembre mélange son sperme avec du sang et le donne à boire aux autres et s'interrogeant sur cet acte, écrit : « c'est de l'art ».

Ce que le cinéma m'a appris, c'est que l'art, la création, ne peuvent enclorre dans un concept issu du passé. C'est à partir du cinéma, de l'enchaînement des images révélées, que s'interrogent les autres arts, c'est à partir de lui, comme à partir de la photo, qu'ils ont à se situer. Et il est peu de créateurs contemporains, Marcel Duchamp aidant, qui n'ait fait usage du cinéma comme d'une confrontation critique nécessaire. C'est toute forme d'art qui, à partir de ce qu'il propose, s'interroge.

Il est temps de comprendre que l'art n'est ni distraction ni supplément d'âme. Dans un article sur le film *Kapo*, intitulé « De l'abjection », à propos du plan sur la main d'un homme qui meurt, de la manière dont ce plan est introduit, de sa forme même, Rivette écrit : « que son auteur n'a droit qu'au plus profond mépris », et Godard bien sûr que « que le travelling est affaire morale. »

Mon cinéma à moi n'est certes pas « LE CINÉMA » mais un cinéma qui préfère changer l'interrogation que proposer des réponses. Il est celui qui, d'Andy Warhol à Kenneth Anger, de Stéphane Marti à Gregg Bordowitz, de Lionel Soukaz à Théo Hernandez, de Rémi Lange à Jonas Mekas, de Joseph Morder à Anna Thew, à Métamkine, s'interroge et interroge les autres arts comme ceux-ci l'interrogent (Jean-Luc Godard). Il introduit, le temps d'un désir, à une drague entre le réel et l'imaginaire où s'affirme l'acte de résistance qu'est le projet créateur, dans une société où la manipulation des symboles n'est que le prolongement des marchés financiers, où se dématérialise le monde, où s'irréalise la vie transmuée en virtuel sacrifié à l'abstraction du « déisme monétaire ».

Mon cinéma à moi est urgence d'image et d'incarnation.

---

3 Il s'agit de la conférence « Qu'est-ce que l'acte de création ? » donnée par Gilles Deleuze à la FEMIS en mars 1987 (son texte a été publié dans *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995*, Les éditions de Minuit, 2003, p. 291-302).